

L'Athénée s'expose...



Quand une école fait l'objet d'une exposition dans un musée – et qui plus est, dans un Musée d'Histoire – il y a de fortes chances que d'aucuns se disent que cette école est vieille, ancienne, poussiéreuse, surtout si elle fête ses quatre cents ans. Dans un monde si friand de changements et si peu installé dans la durée, une période de quatre cents ans est difficilement concevable. Et pourtant, pendant quatre siècles, le Kolléisch a survécu à des sièges de la forteresse et à des bombardements ; des occupations de ses locaux à des fins militaires et les nombreux changements de régime et d'orientation pédagogique ne l'ont pas ébranlé. Il a même survécu à son propre enterrement quand en 1964 il a dû quitter la rue Notre-Dame pour l'exil du Gesseknäppchen. Et, victoire brillante entre toutes, il a survécu à l'arrivée de la gente féminine qui en 1968 a pris cette bastion que d'aucuns espéraient à jamais à l'abri de cette intrusion troublante.

L'exposition «Athénée de Luxembourg - 400 ans de vie scolaire», conçue et coordonnée avec compétence et humour par Antoinette Reuter, montre à merveille la continuité et la tradition de cette école fondée par les Jésuites il y a 400 ans. Elle révèle certaines constantes de la

vie scolaire, qui n'ont guère changé au cours des siècles. Mais elle montre aussi «l'innovation dans la tradition» : les changements, les réformes, les nouvelles approches dans tant de domaines qui font de l'Athénée une école moderne et dynamique.

La mise en espace de la première salle de l'exposition rend bien l'atmosphère quelque peu oppressante, intimidante d'un établissement sévère. Sans le vouloir, on se sent un peu dans la peau d'un petit qui, venant de la sixième de l'enseignement primaire, se trouve soudainement confronté aux terreurs que lui inspire ce temple du savoir. Et la Consolatrice des Affligés, dont un beau tableau du XVI^e siècle provenant du Collège des Jésuites domine la salle, ne semble jamais avoir si bien mérité son nom ! Il ne fait pas de doute non plus que l'ange gardien, dont les Jésuites ont introduit le culte, avait fort à faire pour protéger et guider les premiers pas des petits dans cette nouvelle étape de leur vie. Evidemment, les carrières remarquables d'un Alexandre Wiltheim ou d'un François Xavier de Feller, tous deux des élèves du Collège des Jésuites, puis Jésuites eux-mêmes, ne pouvaient que motiver tous ceux qui après ces illustres prédécesseurs usaient les bancs rue Notre-Dame.





Mais il semble bien qu'il n'y avait pas que des enfants de chœur parmi ces chères têtes blondes. Nicolaus Cusanus souligne dans sa «Christliche Zuchtschul» les nombreux dangers que guettent les élèves qui doivent loger chez l'habitant. Pour mettre un peu de beurre dans leurs épinars, qui devaient en manquer souvent, les citoyens de la ville prenaient bien volontiers des jeunes collégiens comme locataires qui devaient alors vivre avec les soldats de la garnison eux aussi hébergés dans des foyers privés. L'on devine aisément toutes les tentations qui guettaient: alcool, jeux, jurons et les femmes... Mais en 1750, les choses devaient se corser: un élève du Collège des Jésuites écrivait des lettres de rançon à un curé, le menaçant d'incendier sa maison s'il ne payait pas une certaine somme. Découvert, il quitte le pays et s'engage à Cologne dans l'armée autrichienne. Manque de chance, il est ramené à Luxembourg comme membre d'un régiment destiné à assurer la garnison. Il est immédiatement reconnu et emprisonné au château de Heisdorf, d'où il est délivré par ses camarades d'école qui se sont munis d'armes à feu. La garnison de l'époque semble avoir eu beaucoup de mal à venir à bout de ces soixante-huitards avant l'heure.

Dans le passage menant à la salle suivante, nous pouvons nous familiariser avec les différentes époques et mutations qui ont marqué l'histoire du Collège après la suppression de l'ordre des Jésuites (1773). Notre lecture, rythmée par le carillon si familier du *Feierwon*, nous apprend que les étapes de l'école étaient souvent intimement liées aux régimes et aux changements politiques de l'époque. Si le collège thérésien (1773-1795) est marqué par la formation des jeunes selon les idées des philosophes des Lumières et par l'arrivée d'enseignants laïcs (payés par le trésor public et par le minerval dû par les élèves), la période française (1795-1814) amène des changements considérables au niveau des programmes. En effet, on accorde désormais une importance plus grande aux sciences naturelles et aux mathématiques. L'Athénée royal (1817-1839) cherche sa voie, contraint d'adapter le programme en vigueur aux Pays-Bas aux exigences luxembourgeoises. En 1839 est décidée la création d'une deuxième école secondaire, l'Ecole industrielle, dont les élèves devront cohabiter longtemps avec ceux de l'Athénée rue Notre-Dame, avant de pouvoir emménager en 1908 dans l'«Industrieschoul» du Limpertsberg. Dès 1841, des pro-gymnases

accueillaient des élèves à Diekirch et à Echternach, mais ils devaient venir à l'Athénée pour faire leur examen de maturité.

Les objets exposés soulignent la dignité des enseignants qui au XIXe siècle enseignaient encore en toge. Puis, ils ne la portaient plus que lors de grandes occasions, comme la procession de l'Octave par exemple. Cette toge, mais aussi le vélo vétuste avec sa besace en cuir tout usée illustrent mieux qu'un long texte la distance parcourue. Tout comme la photo du dortoir au convict épiscopal ouvert en 1872 par l'évêché. Interdiction de parler le luxembourgeois, de manger des chocolats ou de lire des livres prohibés figurant sur l'index! *Tempora mutantur...*

La période douloureuse de l'occupation nazie est illustrée par le témoignage très sobre d'avis mortuaires de jeunes, décimés dans la fleur de l'âge «fern der Heimat», nous rappelant en ce moment – si besoin était – à quel point l'histoire est une science inutile...

En 1939, enseignants et parents d'élèves s'étaient plaints des conditions sanitaires déplorable dans l'ancien «Kolléisch» et déjà avant la guerre, un concours d'architectes était lancé pour un nouveau bâtiment qui devait finalement être inauguré en 1964. L'ancien Athénée a été dignement «enterré» par un convoi funèbre accompagné des cris déchirants des «pleureuses» du Lycée de jeunes filles.

L'espace clair et gai de la dernière salle de l'exposition constitue un contraste saisissant avec la première salle, austère et digne. Les livres gris et peu avenants font place à des volumes haut en couleur, l'encrier est remplacé par le stylo à plume et le clavier d'ordinateur. Le veston-cravate encore porté dans les années 50 fait grise mine à côté des jeans, t-shirts et autres baskets. Le joyeux chaos haut en couleur dans les corridors de l'Athénée actuel est tellement plus vivant que l'austérité (du moins en surface) de l'ancien collège. Car on ne manque pas de constater que sur presque toutes les photos, les jeunes du *ale Kolléisch* ont l'air gai et rigolard, qu'ils semblent bien s'amuser et que la sévérité de leur cadre d'études ne semble avoir eu qu'une influence très limitée sur leur bonne humeur.

L'Athénée d'aujourd'hui, bien qu'enraciné dans une tradition qui remonte au début du XVIIIe siècle, est une école moderne et engagée: ses élèves innovent dans d'ambitieux projets informatiques, ils s'engagent avec dévouement dans des projets humanitaires et font tous les ans salle comble lors du grand événement culturel que constitue *Kolléisch in Concert*. Ils organisent des manifestations contre la guerre, montrant ainsi qu'ils sont des jeunes responsables et réfléchis, s'inscrivant ainsi dans la longue lignée de ceux qui les ont précédés dans l'Alma Mater qui porte le nom de la déesse du savoir et des connaissances.

Simone Beck